

# ANTHROPOLOGIE DES CONDUITES À RISQUE

## Les jeunes générations

### *Jeux de mort, jeux de vie*

Une immense majorité des jeunes s'intègre de manière heureuse à nos sociétés, mais une frange non négligeable peine à donner sens à sa vie et à se projeter de manière propice dans son histoire à venir<sup>1</sup>. Les conduites à risque les touchent alors de manière privilégiée. Les raisons de mettre en danger sa vie pour pouvoir exister sont nombreuses et mêlées, seule l'histoire personnelle du jeune est susceptible d'éclairer le sens de son passage à l'acte alors qu'un autre, vivant une situation proche, semble s'en accommoder ou entre dans des conduites différentes. Les conduites à risque ont parfois leur origine dans l'abandon, l'indifférence familiale, mais aussi à l'inverse dans la surprotection, notamment maternelle. La disqualification de l'autorité paternelle revient couramment. Parfois c'est la violence ou les abus sexuels, la mésentente du couple parental, l'hostilité d'un beau-père ou d'une belle-mère dans une famille recomposée. C'est toujours le manque d'orientation pour exister, le sentiment d'absence de limite à cause d'interdits parentaux jamais donnés ou insuffisamment étayés. Le flou insécurisant de la relation avec le monde, l'impression d'être étouffé ou dans le vide projettent dans les mêmes conduites de sollicitations symboliques de la mort, dans une quête de limites pour exister.

Ce qu'il ne trouve plus chez lui, la certitude intérieure que sa vie a un prix et qu'il a sa place dans le monde, le jeune le cherche ailleurs de manière décousue et dans un corps à corps avec le réel. Les conduites à risque s'enracinent dans un sentiment confus de manque à être, de souffrance diffuse. L'intention n'est nullement de mourir, mais de tester une détermination personnelle, de chercher une intensité d'être,

---

(1) Pour un approfondissement des thèmes traités dans ce texte et pour leur élargissement aux sports « extrêmes » ou aux activités physiques et sportives à risque nous renvoyons à nos deux ouvrages : *Passions du risque*, Métailié, 2000 et *Conduites à risque. Des jeux de mort au jeu de vivre*, Paris, PUF, collection Quadrige, 2002.

un partage avec les autres, un moment de souveraineté, de traduire aussi un cri, une souffrance, parfois tout cela mêlé dans une quête qui ne trouve souvent sa signification que dans l'après-coup de l'événement. Les conduites à risque sont souvent le revers d'un jeu avec l'idée de mort. En manipulant l'hypothèse de sa mort volontaire, le jeune aiguise le sentiment de sa liberté, il brave la peur en allant au-devant d'elle, en se convainquant qu'il possède à tout moment une porte de sortie si l'insoutenable s'imposait à lui. La mort entre ainsi dans le domaine de sa puissance propre et cesse d'être une force de destruction qui le dépasse. Ce jeu avec l'idée de mort est une source de plaisir ambigu, elle n'est jamais loin de la restauration narcissique<sup>1</sup>. À cette période de la vie, le corps est le champ de bataille de l'identité.

Le terme de conduites à risque, appliqué aux jeunes générations, s'impose de plus en plus pour désigner une série de conduites disparates dont le trait commun consiste dans l'exposition de soi à une probabilité non négligeable de se blesser ou de mourir, de léser son avenir personnel, ou de mettre sa santé en péril. Les conduites à risque des jeunes ne se réduisent pas à un jeu symbolique avec l'éventualité de mourir ou de se heurter violemment au monde, elles sont aussi parfois dans la discrétion, le silence, mais elles mettent en danger les potentialités du jeune, elles altèrent en profondeur ses possibilités d'intégration sociale, son amour de la vie, et elles culminent parfois, comme dans l'adhésion à une secte, dans la démission identitaire. Empruntant des formes variées, elles relèvent de l'intention, mais aussi souvent de motivations inconscientes. Certaines, longuement délibérées, inscrites dans la durée, deviennent un mode de vie, d'autres marquent un passage à l'acte, ou une tentative unique liée aux circonstances.

Les conduites à risque sont aussi des manières ambivalentes de lancer un appel aux plus proches, à ceux qui comptent. Elles forment une manière ultime de fabriquer du sens et de la valeur, elles témoignent de la résistance active du jeune et de ses tentatives de se remettre au monde. Elles s'opposent au risque bien plus incisif de la dépression ou de l'effondrement radical du sens. En dépit des souffrances qu'elles entraînent, elles possèdent donc un versant malgré tout positif, elles favorisent la prise d'autonomie du jeune, la recherche de ses marques, elles ouvrent à une meilleure image de soi, elles sont un moyen de se construire une identité. Elles n'en sont pas moins douloureuses dans leurs conséquences à travers les blessures ou les morts qu'elles entraînent, les dépendances. Mais n'oublions pas de toutes façons que la souffrance est en amont, perpétuée par une conjonction complexe

---

(1) Sur ce jeu avec l'idée de mort, cf. André Haim, *Les Suicides d'adolescents*, Paris, Payot, 1969, p. 204 sq.

entre une société, une structure familiale, une histoire de vie. Paradoxalement, pour certains jeunes, le risque est davantage qu'ils restent emmurés dans leur mal de vivre, avec peut-être un jour une issue radicale. Les turbulences provoquées par les conduites à risque illustrent une volonté de se défaire de la souffrance, de se débattre pour exister enfin.

Elles se distinguent absolument de la volonté de mourir, elles ne sont pas des formes maladroites de suicides, mais des détours symboliques pour s'assurer de la valeur de son existence, rejeter au plus loin la peur de son insignifiance personnelle. Ce sont des rites intimes de fabrication du sens<sup>1</sup>. Les épreuves que les jeunes s'infligent avec une lucidité inégale sont des ritualisations sauvages d'un passage douloureux, ce sont des moments « transitionnels », ou plutôt leur corps lui-même est un objet transitionnel projeté parfois durement dans le monde pour continuer un cheminement lourd de désarroi<sup>2</sup>. Les conduites à risque des jeunes générations, telles qu'elles sont définies par les institutions de santé publique, relèvent de la souffrance et de la déliaison sociale, elles sont des tentatives de symboliser leur place au sein du collectif, de se remettre au monde. Chacun, par un chemin détourné et périlleux, est ainsi en quête d'une légitimité personnelle.

### *Degré de conscience du risque*

Les jeunes ne possèdent pas de la mort la vision fatale et irréversible qui est celle de leurs aînés. Chacun d'eux a tendance à se sentir « spécial », différent des autres, hors de la loi commune. Encore vague à leurs yeux, la mort ne saurait les atteindre. Parallèlement, ils la testent, jouent avec elle comme avec une partenaire dangereuse, mais susceptible d'apporter l'estime de soi à qui l'affronte les yeux ouverts. Paradoxalement, cette inflation de soi s'appuie également sur la nécessité intérieure de montrer aux autres une aptitude à réagir sans avoir froid aux yeux. La crainte de perdre la face ou l'impératif de vouloir toujours leur démontrer une habileté particulière est une source majeure d'exposition aux risques. Le narcissisme adolescent engendre un sentiment paradoxal d'invulnérabilité et de fragilité. D. Elkin<sup>3</sup> nomme « fable personnelle » cette image particulière de soi, courante au moment de l'adolescence, qui amène parfois le jeune à mettre son existence en danger dans la conviction qu'il est à la hauteur et que les fragilités des

(1) Cf. David Le Breton, *Passions du risque*, *op. cit.*

(2) Voir à ce propos notre analyse du recours aux marques corporelles (tatouages, piercings, scarifications, peelings, cutting, branding, etc.) comme manière de ritualiser un passage difficile, cf. David Le Breton, *Signes d'identité. Tatouages, piercings et autres marques corporelles*, Paris, Métailié, 2002.

(3) D. Elkin, Egocentrism in adolescence, *Child development*, n° 30, 1967.

autres ne le concernent pas. Ce sentiment est propice à se lancer dans des actions potentiellement dommageables. Le jeu avec le risque alimente la confiance en ses ressources propres, alors que la vie quotidienne provoque la conscience souvent aiguë d'un manque de prise sur la réalité. Le souci de sécurité, la pesée des décisions et des actes, la recherche des informations sont des attitudes plus rares chez les jeunes que chez leurs aînés. Davantage sollicités par la gratification des pairs ou la restauration narcissique en voulant se prouver « qu'ils peuvent le faire », la conscience du danger leur échappe souvent.

Nombre de conduites perçues comme risquées par les jeunes relèvent davantage de transgressions minimales : prendre un bus sans payer, conduire sans permis, narguer la police ou risquer de se faire prendre par elle, voler au supermarché ou mentir aux parents, imiter leur signature pour les papiers demandés par le lycée, fumer dans sa chambre, etc. Appartenant plutôt à des *conduites d'essai* et ne se répétant pas nécessairement, elles manifestent une exploration en principe ludique du monde courant. Ces comportements, s'ils ont parfois des conséquences non négligeables, ne témoignent pas encore de la radicalité des conduites à risque ; ce sont des tentatives de prises d'autonomie à l'égard des parents, une recherche de sensations, une manière courante pour les jeunes de tester leur marge de manœuvre dans la société.

Les conduites à risque ne s'enracinent pas toutes dans l'excès, elles tiennent parfois de l'abstention de certaines précautions pour un état de santé chancelant. La non-observance thérapeutique se rencontre parfois chez l'adolescent, notamment dans la prise de médicaments pour stabiliser une greffe ou dans les maladies chroniques comme le diabète ou l'asthme : le jeune peine à supporter l'aliénation à la maladie, la dépendance aux médecins qui commandent sa conduite. Il pense que son existence lui échappe. Et ce frôlement de la mort ou le jaillissement du symptôme lui rappellent sa souveraineté personnelle. Il éprouve son existence comme lui appartenant à nouveau puisqu'il sait pouvoir devenir le maître d'œuvre de sa mort, il sait désormais pouvoir rompre à tout instant l'insupportable dépendance.

Elles renvoient aussi à des motivations inconscientes quand l'écrasement du sens vécu par le jeune, le sentiment que sa vie est nulle, qu'il n'a plus rien à attendre des autres, etc., se résolvent dans un agir qui décharge la tension. La mise en acte remplace l'impossible mise en mots. La difficulté de penser l'événement provoque la mise en avant du corps. Les psychanalystes parlent alors de *passage à l'acte*. Le jeune a eu un mauvais résultat scolaire dans une matière qu'il avait bien préparée, il vient d'apprendre que sa copine s'est laissé approcher par un

autre, ou que ses parents vont finalement se séparer. Il réagit par une conduite immédiate qui ressemble à un cri : il se jette par la fenêtre, avale les médicaments de l'armoire à pharmacie familiale, fugue de la maison familiale, entre soudain dans une violence inattendue, boit avec des amis avant de reprendre sa voiture et de conduire à toute allure sur les routes, etc. « Je ne sais pas ce qui m'a pris, c'est venu d'un seul coup. J'en avais marre », dit une adolescente de 16 ans après avoir avalé des médicaments parce qu'elle avait « entendu que ça marchait et que ça fait pas mal ». La conscience du danger est présente, mais elle est mêlée à la volonté de ne plus être là. Le souci de santé ou de préservation de soi n'est guère une passion adolescente, les jeunes ont l'espoir de disposer à cet égard d'inépuisables ressources de vitalité et de santé.

La conscience du risque encouru peut être diffuse chez celui qui met sa vie en danger. Les conduites à risque naissent alors du sentiment de ne pas être saisi par la même contingence que les autres, d'être indestructible. Elles mobilisent un narcissisme permettant de se reconstruire, si l'issue est favorable. Ainsi conduire sa moto ou sa mobylette en se faulant entre les voitures, franchir un feu au rouge ou négliger les stops, rouler à vive allure sur des routes de campagne ou à la ville pour afficher une dextérité que dément justement cet impératif de démontrer sans cesse qu'on est à la hauteur, courses ou défis avec des amis dans les rues de la cité avec des voitures volées, provoquer la police, brûler une voiture, prendre des drogues illicites, toutes ces conduites relèvent davantage d'une affirmation personnelle de dextérité, d'un sentiment de toute puissance ordinaire chez un jeune qui ne considère pas la mort ou l'accident comme le concernant. Le souci de se préserver ne touche guère les adolescents convaincus de disposer de ressources inépuisables de santé.

Ce sont parfois des jeux avec le danger où la conscience de la mort donne du piment à l'entreprise, même si ceux qui s'y lancent se pensent à la hauteur et sont convaincus de s'en sortir avec élégance et courage. Il s'agit alors d'un défi exécuté le plus souvent sous le regard des autres provoquant un moment d'intensité d'être et générant ensuite le sentiment de sa valeur, de son courage. Quelques exemples : en avril 2000, à Strasbourg, après un pari avec ses amis qui le regardent d'un pont, et pour imiter un autre qui l'a fait la veille, un jeune de quinze ans traverse en courant une autoroute. Il est renversé par les voitures et sérieusement blessé. Le jeu du foulard consiste à se procurer la sensation de l'étouffement pour vivre un moment intense de séisme des sensations avant de revenir à soi ou d'être réanimé par les amis ou à l'hôpital. Ou bien il s'agit de traverser une rue les yeux fermés, de se lancer au dernier moment devant une voiture en essayant de passer *in extremis*, de voir qui sera le dernier à se glisser sous une porte de

garage automatique, de grimper sur un toit ou sur un arbre, etc. La négligence délibérée des consignes de sécurité dans les ateliers de formation pour épater les autres est courante. Conduites dangereuses en VTT, en bicyclette, ou en mobylette, en skate ou en roller, etc., l'influence du groupe de pairs est souvent décelable dans les défis que les jeunes se lancent ou dans l'estime de soi qu'il s'agit de gagner. La fréquence des accidents est plus grande en fin d'après midi, au retour de l'école ou après une journée de jeu. La fin de la semaine compte à elle seule près de 40% des accidents corporels<sup>1</sup>.

### *Passions du vertige*

Le vertige, le saut dans le vide, est une constante des conduites à risque des jeunes. La thématique du vide hante nos sociétés. Les psychothérapeutes d'aujourd'hui expliquent également combien les troubles du narcissisme dominent leur clientèle : sentiment d'insignifiance, de vide, de ne pas exister dans le regard des autres. Le chemin n'est plus jalonné de significations et de valeurs, en d'autres termes le sol se dérobe sous les pas. D'où ce sentiment de vertige, de chute, de perte de tout contenant. Or, la poursuite du vertige est aussi le fil conducteur d'une série d'activités physiques et sportives qui connaissent un net engouement social depuis les années quatre-vingt.

Mais, dans ses formes ludiques (glisse, activités physiques et sportives, etc.), la mise en danger de soi est minime, contrôlée en principe par la technicité acquise, l'aptitude à évaluer les dangers. Mais dans sa frange la plus radicale, c'est-à-dire celle des conduites à risque des jeunes, la fascination du vertige est un jeu avec l'existence dont l'intensité se paie parfois par la chute, l'accident, la collision ou l'overdose. L'aspect potentiellement mortifère de la recherche n'est pas tout à fait méconnu : « s'éclater », c'est aussi exploser, voler en éclats, déchirer son enveloppe. Et dans l'alcoolisation ou le recours à des drogues telles que l'ecstasy le terme revient de manière lancinante. Recherche de grisurie, de vertige, d'oubli de soi dans des formes plus ou moins contrôlées de transe. La vitesse sur la route provoque ce même fantasme de toute puissance. Le sentiment du vertige, du saut dans le vide, imprègne aussi la psychologie du fugueur décroché un moment de la sécurité de ses anciens repères et livré au hasard de la route dans une sorte de chute vers l'horizon ; on le retrouve dans la délinquance ou dans les émeutes urbaines où la transgression engendre simultanément la jubilation de l'affrontement, une intensité d'être. De même ces actions ponctuelles

(1) Jean-Pierre Assailly, *Les Jeunes et le risque. Une approche psychologique de l'accident*, Paris, Vigot, 1992, p. 23.

comme de conduire sa moto ou sa mobylette sans s'arrêter à aucun stop, aucun feu rouge dans une quête de sensation forte.

Le jeune est dans une relation de maîtrise provisoire avec le vide qui met sa vie en porte-à-faux. À ce moment où il se tient sur le fil du rasoir, il éprouve malgré tout le sentiment de prendre enfin possession de la meilleure version de soi. Ces activités de vertige transposent en effet, sur une autre scène, l'indétermination sociale et culturelle, le brouillage des références, mais elles en absorbent les effets destructeurs au niveau individuel. Elles conjuguent vertige et contrôle, relâchement et toute-puissance. Elles favorisent la reprise en main d'une existence instable. Elles dressent les conditions d'une homéopathie du vertige : on combat le sentiment du vide en se jetant dans le vide. Mais l'accident, s'il fait irruption sur la scène rappelle que ce bref moment se paie d'un jeu serré avec le risque de mort. Ainsi l'alcool, les toxiques, les drogues donnent un instant à l'individu le sentiment de s'appartenir, de conjurer enfin la confusion logée au cœur de la vie. Le réveil brutal ou les lendemains pénibles et nauséux sont la rançon du rêve.

### *Masculin et féminin dans les conduites à risque*

Les garçons sont plus touchés que les filles par les conséquences de leurs conduites à risque avec une nette surmortalité et surmorbidity. Mais les uns et les autres usent de leur corps comme d'un objet transitionnel. Le corps est l'ancre que l'on jette dans la profondeur d'un monde que l'on ne comprend pas et où il y a énormément de vide. Une ancre qui permet d'accrocher quelque chose, de se reconstruire autour d'une solidité enfin rencontrée. Nombre d'études attestent que les garçons utilisent des moyens plus radicaux de mise en jeu de leur intégrité physique que les filles. Ils projettent leur corps contre le monde, ils se débattent dans leur quête de limite, ils forcent un chemin de sens dans leur existence en affrontant symboliquement ou réellement la mort : jeux dangereux, ivresse, vitesse sur la route en deux roues ou en voiture, suicides, délinquances, violences physiques. Ces conduites sont d'ailleurs souvent valorisées, renvoyant à une image de virilité (vitesse, ivresse, délinquances, etc.). Elles soulèvent même parfois une dimension initiatique d'entrée dans une classe d'âge à travers les imaginaires culturels qui leur demeurent liés : ainsi de la vitesse sur la route, de la première cigarette, de la première ivresse, ou de l'aisance du passage à la violence, etc. Affirmation de soi à travers des comportements associés au courage, à la virilité.

Les aînés ne sont, à ce propos, guère en position de force pour les dissuader ayant eux-mêmes emprunté les mêmes voies, et les poursuivant souvent bien des années après. En outre, le cinéma, les

magazines renchérissent sur l'attrait de ces comportements, stigmatisant la prudence, perçue comme une pusillanimité ou une faiblesse. Aux USA, les adolescents meurent deux fois plus que les adolescentes de blessures non intentionnelles<sup>1</sup>. Ils risquent deux fois plus que les filles d'être impliqués dans des situations violentes et connaissent un taux de criminalité double<sup>2</sup>. Si environ trois garçons se tuent pour une fille, les tentatives de suicide des premiers laissent en effet moins de chance de s'en sortir. Les moyens utilisés sont brutaux et altèrent l'intégrité corporelle : pendaison, armes à feu par exemple, à l'encontre de ceux des filles, moins agressifs et attachés notamment à préserver l'image du corps : intoxication médicamenteuse, phlébotomie notamment.

Les filles usent souvent de psychotropes, elles fument et recourent aux drogues, elles tendent aujourd'hui à s'alcooliser davantage, la recherche répétée d'ivresse notamment devient un problème. Elles intériorisent davantage leur manque à être (maux de tête, nausées, dépressions, douleurs diffuses, pertes de conscience, spasmophilie, etc.). Les plaintes corporelles marquent l'imprégnation négative d'un corps en changement difficile à assumer, notamment dans sa sexualisation, corps défroqué que l'on reconnaît mal dans sa féminité et qui réclame d'avoir mal pour éprouver son existence. Les filles sont souvent sujettes à des troubles alimentaires (anorexie, boulimie), elles connaissent souvent des grossesses précoces les contraignant à des IVG ou à être des mères adolescentes, surtout chez celles à la fratrie nombreuse, aux parents dissociés ou en conflit, souvent au chômage ou tributaires d'emplois provisoires. Leur scolarité est médiocre, leur estime d'elles-mêmes pauvre. L'enfant qu'elles mettent au monde, ou dont elles avortent, est une manière de montrer malgré tout inconsciemment leur valeur en se rattachant inconsciemment à la maternité.

Dans une belle étude, Judith Green<sup>3</sup> montre comment des récits d'accidents touchant des jeunes de 7 à 11 ans participent à la construction de soi, entrent pour une large part dans la réputation des uns et des autres, aident à resserrer les frontières morales du groupe d'appartenance et à rappeler les conduites appropriées. Les récits d'accident, en négociant le danger advenu par la parole, élaborent les manières d'être conformes tout en se mettant en valeur, notamment pour les garçons. Souvent racontés, ils célèbrent les mêmes vertus. La narration met en scène un acteur compétent, mûr, courageux. Le travail identitaire du récit permet de se montrer sous un angle propice. Cepen-

---

(1) N. J. Bell, R. W. Bell, *Adolescent risk taking*, Newbury Park, Sage, 1993, p. 170 sq.

(2) Richard Cloutier, *La Dynamique du sport extrême chez les jeunes*, Frontières, vol. 6, n° 3, 1994.

(3) J. Green, Risk and the construction of social identity: children's talk about accidents, *Sociology of health and illness*, n° 4, vol. 19, 1997.

dant les propos diffèrent profondément selon qu'ils sont tenus par les filles ou les garçons. Ceux des filles accentuent leur responsabilité envers les autres, elles se sentent concernées par ce qui leur est advenu et s'interrogent sur leur conduite. Elles disent leur chance de s'être trouvées là au moment de l'accident d'un autre qu'elles ont pu aider ou le regret d'avoir manqué à sa prévention. Ou bien s'agissant d'elles-mêmes, elles se reprochent des comportements peu réfléchis. Elles tendent à stigmatiser les risques pris par leurs compagnes. À l'inverse, les récits des garçons sont centrés sur le fait qu'ils n'ont pas eu froid aux yeux, qu'ils sont plus courageux que les filles ou leurs pairs, en transformant l'adversité en démonstration d'excellence. Ils ont affiché leur courage par une conduite dangereuse (faire par exemple du vélo dans la rue malgré l'interdiction parentale) et après l'accident ils n'ont pas eu peur du sang ou se sont montrés endurants à leur douleur. Les garçons sont fiers de montrer leur indépendance d'esprit, tenant la parole de mise en garde de leurs parents quant aux dangers comme secondaire tant qu'ils ne l'ont pas confirmée par leur expérience. Le fait d'avoir subi un accident produit l'exaltation de s'en être sorti et de manifester par là même une valeur personnelle. Pourtant un dosage subtil s'exerce dans l'évaluation des enfants. En multipliant les accidents, surtout s'il est un garçon, loin d'attester aux yeux des autres sa virilité naissante, il encourt la réputation d'un maladroit et d'être alors tenu en faible estime par ses pairs<sup>1</sup>.

### *Les rites ordaliques*

Ces conduites sont une manière de jouer son existence contre la mort pour donner sens et valeur à sa vie. Le jeune court le risque de son corps pour retrouver sa place dans le tissu du monde. Il est dans un échange symbolique avec la mort : j'offre ma vie au risque de la mort, mais j'attends aussi, si je m'en sors, qu'elle me donne en échange ce sentiment de toute-puissance et d'exaltation qui manque à mon existence. J'accepte le risque de payer de ma vie ce moment de toute-puissance qui me donne enfin le sentiment d'exister. Mais la mort à tout moment peut réclamer son dû. Et dans l'addiction il y a souvent un moment où la mort le réclame, comme s'il y avait une lassitude de répondre en permanence à la demande d'un surcroît de sens qui permette de continuer son chemin.

À défaut de trouver en soi le jeu de vivre, il s'agit de se jouer de la mort comme on mise une dernière carte. Certes, on peut penser que la solution n'est pas la meilleure mais c'est la seule que le jeune a trouvée,

---

(1) Sur les conduites à risque des filles, nous renvoyons également à Hakima Aït et Cadi, « L'Adolescence à risque. Le corps à corps avec le monde », dans *Autrement*, Au féminin, n° 211, 2002.

celle qui s'impose à lui à son corps défendant. À son insu, le jeu avec la mort est un pari pour exister, l'ultime moyen de maintenir le contact avec un monde qui se dérobe en partie à ses efforts. La mise en avant du corps comme ancrage entre le monde et soi est une manière de prendre chair dans un monde problématique, de s'assurer de sa valeur personnelle en n'interrogeant plus la société sous son angle symbolique, mais en investissant ce qu'elle dénie (la mort) pour y inscrire sa propre nécessité intérieure. Pour le jeune, la société a implicitement émis un jugement négatif à son encontre. Il ne se reconnaît pas ou mal dans ce qu'il en perçoit. Quant aux personnes affectivement importantes à ses yeux, elles ne le rassurent pas davantage sur la valeur de son existence. Puisque la société est disqualifiée, il interroge une autre instance, métaphysique, mais puissante : s'il réussit à échapper à la mort après avoir été un instant à son contact, une autre réponse lui est donnée, positive cette fois, celle malgré tout de sa valeur personnelle. La conduite n'est pas toujours lucide ou clairement pesée dans ses conséquences, l'inconscient y joue un rôle non négligeable.

Naître ou grandir ne suffisent plus aujourd'hui à assurer une place de plein droit à l'intérieur du lien social, il faut conquérir son droit à exister. Le jeune découvre un sens et une valeur à sa vie à travers la résolution d'une crise personnelle, et non plus en se reconnaissant d'emblée dans le système de sens de sa société. Quand il cède aux conduites à risque, il sollicite la mort, au risque inconscient et symbolique de sa vie. Quand les autres modes de symbolisation ont échoué, échapper à la mort, réussir l'épreuve, administrent la preuve ultime qu'une garantie règne sur son existence. L'ordalie, cette forme sauvage du destin, a émis son jugement<sup>1</sup>. La mort symboliquement surmontée permet de continuer à vivre sous l'éclairage d'une légitimité nouvelle. Elle favorise une intensité renouvelée du fait de vivre, elle restaure une relation au monde plus propice. À l'état sauvage dans notre société, l'ordalie est une quête de signification que le sujet subordonne, à son insu, au risque de mourir, en se donnant une chance équitable de s'en sortir. En outre, la signification de l'ordalie vient après, elle sème dans le risque non négligeable de périr une puissance qui peut éclore ensuite pour un temps plus ou moins long, mais dont l'individu au moment de l'épreuve ne soupçonnait guère la virtualité.

Mourir ou traverser indemne l'épreuve s'enchevêtrent avec un poids égal, et forment une sorte de limite initiatique que le sujet ne peut franchir sans s'en trouver peu ou prou modifié. La mise en jeu ordalique

(1) Pour un rappel de l'enracinement social et culturel de l'ordalie dans l'histoire ou dans d'autres sociétés humaines, et pour ce qu'elle signifie dans le monde contemporain, nous renvoyons à notre ouvrage *Passions du risque, op. cit.*, p. 48 sq.

appelle structurellement un échange symbolique avec la mort pour que soit garanti le fait de vivre. On joue sa vie pour mieux la sauver. Un sentiment diffus d'élection naît de ce passage réussi aux alentours de la mort s'il relève de la décision de l'individu, même dans la pesanteur de l'événement. En revanche, si la confrontation symbolique à la mort provient d'une imposition extérieure (agression, accident, etc.), si d'autres meurent ou sont blessés, elle est un drame, un fait de violence, et provoque, même en cas de survie, culpabilité ou déréliction. L'ordalie implique un certain contrôle de l'individu sur les circonstances de l'épreuve, fût-il infime. Si celui-ci est le passager inactif d'une voiture ou d'un train accidenté, il est emporté passivement dans un mouvement dont il subit les conséquences sans pouvoir influencer sur elles. Quelles que soient ses incidences, l'épreuve n'est pas ordalique, elle est même souvent traumatique.

L'ordalie est une réponse de l'individu à la crise qu'il traverse. Il oppose son propre défi à l'adversité qu'il croit déceler à son encounter. La dimension ordalique est nette par exemple dans les innombrables tentatives de suicide qui touchent les jeunes générations : des centaines de tentatives pour un suicide réussi. Ceux qui meurent usent en majorité de moyens radicaux, pratiquement sans appel. Des chiffres donnés par la Fondation de France indiquent 37% de suicides par arme à feu, 26% par pendaison, 3% de noyades, et 14% par ingestion de produits toxiques. Dans ces tentatives de suicide (essentiellement par ingestion de médicaments ou ouverture des veines), il s'agit en effet de s'en remettre à l'imprévisible des effets des médicaments ingérés sur le métabolisme ou de la chute dans le cas d'une défenestration ou d'une recherche délibérée de l'accident en voiture ou en deux-roues. Tout cela dans l'ignorance de l'arrivée ou non des secours. Mais, si le jeune en réchappe, il a alors parfois le sentiment de s'être dépouillé de son ancienne peau en ayant su regarder la mort en face. L'ordalie n'existe pratiquement pas chez les personnes âgées par exemple où le passage à l'acte suicidaire est en principe sans rémission. Mais ce jeu inconscient sur le fil du rasoir est également présent dans la plupart des conduites à risque des jeunes, même quand elles ne sont pas tout à fait radicales.

L'ordalique provoque le groupe, il produit une douloureuse émotion, il resserre les liens autour de lui par les soins ou l'attention qu'on lui prodigue alors. Tout dépend ensuite de l'attitude à son égard de ceux qui importent affectivement à ses yeux. S'ils restent indifférents, la récurrence est plus brutale ou bien le comportement à risque se transforme en addiction. Au contraire, s'ils réagissent avec force, se mobilisent, témoignent de leur affection, l'échange se recrée sur une base nouvelle, certains malentendus peuvent être dissipés. C'est le cas de nombre de tentatives de suicide chez les adolescents qui peuvent ainsi

souvent renouer un dialogue interrompu ou montrer pour la première fois à leurs proches qu'ils existent dans leur singularité. Le risque de mort devient l'ultime moyen de leur quête de reconnaissance. Même s'il était seul dans la mise en danger, même si tous ignorent l'épreuve traversée, l'individu, en échappant à la mort, à travers les sensations éprouvées au contact du danger, découvre en lui-même des ressources inattendues qui lui permettent de reprendre le contrôle de son existence. Le sentiment d'être garanti favorise la mise en jeu d'une énergie redoublée dans l'exercice de la vie, un sens plus plein atteint dans une aventure personnelle qui se vivait alors de façon plus indécise, sans appui, souvent en une sorte de blancheur.

### *Rites individuels de passage*

Sous nos yeux émergent de nouveaux rites de passage, individuels, largement répandus. Mais ils n'incarnent plus la scansion du passage de l'adolescence à l'âge d'homme, ils marquent plutôt l'accès possible à une signification enfin touchée. La question du goût de vivre domine toutes les autres dans les conduites de risque des jeunes générations. Ces jeunes cherchent à se révéler à travers une adversité créée de toutes pièces : recherche délibérée de l'épreuve, *acting out*, inattention ou maladresse dont la signification est loin d'être indifférente. Le degré de conscience qui préside au heurt avec le monde est ici indifférent, l'inconscient joue un rôle essentiel dans l'événement. Une nécessité intérieure y domine. Si l'issue est favorable, cette approche symbolique ou réelle de la mort engendre une puissance de métamorphose personnelle reconstituant le goût de vivre au moins pour un temps. Elle régénère le narcissisme personnel, restaure le sens et la valeur lorsque la société échoue dans sa fonction anthropologique de dire pourquoi l'existence vaut d'être vécue, pourquoi l'être est préférable au néant. Dans la griserie du danger ou dans l'après coup, le jeune a parfois le sentiment d'une mise au monde. Il est prêt à entrer dans le lien social, à devenir partenaire de l'échange.

Le recours à la notion de rite de passage (ou d'ordalie), élaborée par l'ethnologie à travers l'étude des sociétés traditionnelles, ne fait donc pas l'économie d'une analyse, il exige qu'elle soit repensée dans le contexte des sociétés occidentales contemporaines. En toute rigueur, si leur point d'aboutissement est proche, leur forme diffère radicalement ici et ailleurs. Dans les sociétés traditionnelles, le rite de passage est un moment nécessaire et propice construisant l'accès à l'âge d'homme à travers une série d'étapes déterminées à l'avance par la coutume. Il assure la transmission sociale, jamais l'autoréférence. Il est communautaire, vécu solidairement par le groupe de pairs et s'institue toujours sous la responsabilité des aînés, jamais entre membres d'une même

classe d'âge, il est un moment essentiel de la filiation. Il s'accompagne du bonheur du novice de bientôt changer de statut. Au terme des cérémonies, l'initié entre dans le groupe de son père ou de sa mère. Comme partenaire à part entière de l'échange, il est relié aux ancêtres. Plus jamais il ne se pose la question du sens ou de la valeur de sa vie : il se sait définitivement étayé sur le lien social. De même, ces rites de passage sont fortement sexualisés, ils consacrent l'appartenance à un sexe à travers des marques corporelles précises (circoncision, excision, scarifications, etc.).

Dans nos sociétés contemporaines, les conduites à risque sont à l'inverse de ce processus social. L'accès à une nouvelle dimension du goût de vivre n'est pas socialement construit par une série d'étapes concourant à un rituel établi sous le regard unanime de la communauté sociale. Aucune progression ne vient jalonner ces épreuves en les rendant désirables et prévisibles. Elles sont profondément solitaires. Elles s'imposent dans un contexte de déliaison sociale, réel ou vécu comme tel. Elles relèvent d'actes impulsifs ou d'entreprises inconscientes de leur quête ultime, elles puisent dans la souffrance de ne pas trouver signification à son existence. La réponse apportée est souvent provisoire, insuffisante parfois à assurer le sentiment de sa valeur personnelle. La société leur est hostile et met en place des structures de prévention pour les juguler. Elles provoquent souvent la douleur des parents (aux antipodes du bonheur des parents des sociétés traditionnelles). La métamorphose de soi créée par l'épreuve n'est pas transmissible aux autres et ne relève donc d'aucune mémoire collective. Ce sont en outre des conduites nées de l'impossibilité de se rejoindre, et elles provoquent infiniment plus de souffrances, plus de blessures ou de drames que de jubilation. La réussite de l'épreuve n'est jamais assurée, elle se paie lourdement. Loin d'être attestée par la communauté sociale, la « mutation ontologique » (M. Eliade), quand par chance elle apparaît, est strictement intime.

Parler de rite individuel de passage pour les jeunes générations d'aujourd'hui revient à évoquer le recours à une forme clandestine et solitaire de symbolisation du goût de vivre. Il s'agit ici de rite individuel de passage dans la mesure où l'acte est singulier, où il n'a de valeur que pour celui qui l'ose, où l'individu n'est pas toujours lucide sur l'objet de sa quête, et où il ne modifie en rien, s'il en réchappe, son statut social. C'est l'être même de l'homme qui est virtuellement changé (il peut ne pas l'être et le recours ordalique se révéler un échec n'apportant pas le changement intérieur souhaité, ou aggravant encore la situation). Rite de passage malgré tout, à cause de la structure anthropologique qu'il contient : la révélation d'identité, le changement ontologique poursuivi avec plus ou moins de lucidité. Rite de passage enfin du fait de l'émi-

nence sociologique du phénomène, de sa multiplication, sous des formes éparses et individuelles. Ce sont des formes de braconnage du sens, plutôt un rite intime de contrebande favorisant l'intégration sociale et le sentiment d'être garanti et d'avoir enfin rallié une signification à son existence. Le comportement ordalique dans sa diversité infinie est une réponse douloureuse et intime aux failles culturelles et sociales. Il est une sorte d'ultime recours, une dernière chance que se donne l'individu, la chance de celui qui pense n'avoir de toutes façons plus rien à perdre. Dans nos sociétés, le rite de passage est une réplique douloureuse à l'exclusion du sens.

Cette approche esquivée de la mort fonctionne comme une structure anthropologique. La mise à l'épreuve de soi, sur un mode individuel, est l'une des formes de cristallisation moderne de l'identité quand tout le reste se dérobe. Le jeune interroge métaphoriquement la mort en passant avec elle un contrat symbolique le justifiant d'exister. Nombre de ces prises de risque donnent enfin l'impression de vivre par le contact qu'elles suscitent avec le monde, les sensations provoquées, la jubilation éprouvée, l'estime de soi qu'elles mobilisent. Loin d'être purement destructrices, elles relèvent d'une expérimentation de soi, d'une recherche tâtonnante de limites. Elles engendrent la reconnaissance des pairs, le sentiment diffus « d'être un homme ». Alors que la prudence, la modération, sont rarement associées à la gratification et provoquent plutôt l'ironie. Une relation au monde plus propice se restaure. Parfois même l'épreuve débouche sur un sentiment de renaissance personnelle, elle est une auto-initiation.

David Le Breton